

CHAPITRE 1

Il était dix-huit heures lorsque le capitaine Carrier quitta l'hôtel de police où il avait assuré la permanence du dimanche. Il allait se diriger vers sa voiture lorsque le brigadier Dumas de fonction à l'accueil lui fit un signe.

« Vous avez un appel urgent, capitaine. »

Carrier revint sur ses pas sans grand enthousiasme. Sa soirée serait sans doute complètement gâchée ! Mais il en avait l'habitude et c'est d'un air impassible qu'il se saisit de l'appareil. La voix du substitut du procureur lui vrilla les oreilles.

« Où est Guérac ? Impossible de le joindre. »

— C'est normal, monsieur, fit Carrier subodorant qu'il devrait une fois de plus remplacer le patron. C'est dimanche et il est sans doute allé à la campagne avec sa petite famille.

— Et le portable ? C'est fait pour qui ? »

Le capitaine n'osa répondre.

« Naturellement, vous n'en savez rien ! Dans ce cas, vous allez, comme il se doit, le remplacer. On vient de découvrir rue Garibaldi le cadavre d'un homme, un retraité, semble-t-il. Il a reçu un coup de couteau dans le cœur et son corps a été lacéré de toutes parts. Il paraît qu'on lui a coupé un doigt... Je ne vous en dis pas plus ! Rassemblez le personnel nécessaire. Je vous retrouve sur place, rue Garibaldi. Voici l'adresse. »

Le procureur raccrocha. Carrier demeura pensif un instant. Où était donc passé le patron ? Sans doute avait-il coupé son portable sachant que, de toute façon, il y avait toujours quelqu'un

de garde pour le remplacer. Peut-être le rallumerait-il en fin de journée ! En attendant, c'était à lui, Carrier, de réunir comme à l'ordinaire les scientifiques, le médecin légiste, le procédurier...

*
* *

Tout le monde ayant répondu à l'appel, le capitaine se retrouva rapidement sur les lieux malgré le trafic intense du dimanche soir. L'appartement où avait été découverte la victime était au premier étage d'un immeuble de construction ancienne où se trouvaient deux appartements, celui de la victime et celui de monsieur Sillon qui avait donné l'alerte. Carrier demanda à parler à ce dernier qui, fort ému, lui fournit un maximum de renseignements. C'est ainsi que le capitaine apprit que monsieur Berthier avait toujours été très bien considéré depuis qu'il s'était installé dans l'immeuble il y avait une trentaine d'années. Pendant longtemps, il avait enseigné le piano au Conservatoire où il avait eu, disait-il, un certain nombre d'élèves doués. Il regrettait cependant que beaucoup d'entre eux aient abandonné leurs études musicales pour se tourner sans doute vers des professions plus lucratives. On l'entendait souvent interpréter des morceaux célèbres sur le piano qu'il chérissait et dont il vantait souvent la sonorité.

C'était vraiment un voisin en or.

Ce dimanche, monsieur Sillon s'était étonné en constatant que son voisin n'avait pas relevé son courrier depuis deux ou trois jours alors qu'il avait pour habitude de le prendre tous les matins vers les onze heures. Il avait alors sonné à sa porte pour avoir de ses nouvelles mais personne n'avait répondu. Il avait passé un coup de fil qui s'était soldé par le silence. Monsieur

Berthier avait toujours eu pour habitude d'avertir son voisin lorsqu'il s'absentait ; or cette fois-ci, il ne l'avait pas fait et monsieur Sillon inquiet avait jugé bon d'en parler au gardien qui venait juste de rentrer de la campagne. Ce dernier qui avait les clés de tous les appartements lui avait alors proposé d'ouvrir la porte du logement de monsieur Berthier afin de s'assurer que rien de fâcheux ne lui était arrivé.

En pénétrant dans la pièce principale, ils avaient eu un haut-le-cœur devant le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. On avait saccagé la pièce où monsieur Berthier gisait au milieu de son sang et des nombreux papiers provenant des tiroirs qui avaient été vidés de leur contenu. Le piano qui était fermé à clef ne semblait pas avoir intéressé le criminel. La victime s'était certainement défendue jusqu'à son dernier souffle. Des traces de pas un peu dans le désordre à travers la pièce jusqu'à la porte palière donnaient à entendre que monsieur Berthier avait cherché à s'enfuir mais que son agresseur l'en avait empêché en le poignardant. Devant ce tableau, ils s'étaient hâtés d'alerter la police.

Carrier s'approcha du légiste.

« Qu'en pensez-vous, toubib ?

— C'est simple. À mon avis, la scène s'est déroulée en deux étapes. L'agresseur s'est rendu chez la victime pour une raison que nous ignorons. Cette dernière qui devait le connaître lui a ouvert la porte sans inquiétude et sans se douter le moins du monde des intentions de son visiteur.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— D'après moi, monsieur Berthier s'est refusé à satisfaire les désirs de son agresseur et ils en sont venus aux mains. Le combat a dégénéré et un coup mortel a été porté. Non satisfait de son œuvre, l'agresseur a jugé bon, pour en terminer, de couper le pouce droit de sa victime.

— A-t-on retrouvé ce doigt ?

— Pas pour l'instant. Il y a un tel foutoir dans cette pièce que nos équipes progressent avec lenteur ! D'ailleurs, il n'est pas du tout sûr que ce doigt se trouve encore ici ! Celui qui l'a coupé l'a peut-être emporté comme trophée ! On a retrouvé au milieu du fouillis le portefeuille de monsieur Berthier. Aucun argent ne s'y trouvait. L'agresseur s'est sans doute servi ! Par contre, il contenait un petit carnet d'adresses qui va peut-être vous être utile. Pour l'instant, rien d'autre à vous signaler.

— Quelle est l'heure probable du décès ?

— Je dirais ce matin vers dix heures. Aujourd'hui dimanche, il n'y avait que peu de monde dans la rue, ce qui a sans doute rendu l'opération plus facile.

— Parce que vous pensez qu'il y a eu préméditation ?

— Je le crois, mais le coupable ne devait sans doute pas avoir prévu d'assassiner monsieur Berthier. Il ne s'attendait pas à la riposte de la victime et, pris au dépourvu, il s'est emparé d'un couteau qui devait se trouver dans la pièce ou qu'il avait sur lui et il l'a poignardé. Demain, je vous enverrai les résultats de l'autopsie. Au fait, où est le patron ?

— Il a pris son congé mais a oublié de recharger son portable ! »

Le légiste ébaucha un sourire, puis déclara sur un ton amical :

« Il a eu une bonne idée ! »

*

* *

Les scientifiques avaient terminé leur travail et s'apprêtaient à quitter les lieux lorsque retentit la sonnerie du portable de Carrier. Pressentant que c'était le commissaire Guérac, le capitaine répondit sur-le-champ.

« On vous attendait, patron, fit-il. Les préliminaires de l'enquête sont à peu près terminés et il serait bon que vous veniez avant que l'on transporte la victime à la morgue.

— Vous m'amusez, Carrier ! Je ne sais même pas de quoi il retourne exactement et voilà que je dois arriver dare-dare ! Je suppose que vous avez fait ce qu'il faut. Je prendrai le train en marche !

— Le substitut du procureur vous attend, patron. Et vous n'avez pas vu la victime...

— Ah bon ! fit Guérac peu emballé par la perspective d'aller terminer sa journée de congé par la contemplation d'un cadavre et la conversation avec le substitut. J'espère que vous allez me faire un bon compte-rendu. J'arrive. »

*

* *

Vingt minutes plus tard, une bonne partie de l'équipe était réunie. Après avoir pris connaissance des faits, inspecté soigneusement les lieux, noté quelques détails intéressants, admiré le piano demi-queue et feuilleté avec intérêt le carnet d'adresses, Guérac leur dit :

« À demain matin. Nous examinerons ensemble la situation. »

Le commissaire Guérac qui allait sur la cinquantaine avait acquis au cours des années une certaine notoriété dans le milieu de la criminelle. Doué d'une intuition peu commune, fin psychologue, il avait mené avec succès les enquêtes les plus difficiles et sa réputation n'était plus à faire. Ceux qui avaient la chance de travailler avec lui se considéraient comme privilégiés. Certes, il y avait des hauts et des bas. Lorsque la brigade se trouvait confrontée à des problèmes épineux, le patron était toujours là pour l'aider, mais il ne supportait guère

que l'on veuille s'imposer sans raison. Carrier – son bras droit –, le capitaine Milet et le lieutenant Rhiner – l'élément féminin de la brigade – le savaient fort bien. On ne plaisantait pas lorsqu'il s'agissait du travail. Rhiner avait souvent tenté de le narguer mais avait dû y renoncer devant son intransigeance.

*
* *

Le lendemain de la découverte du crime, Guérac arriva à l'hôtel de police plus tard qu'à l'ordinaire. Personne ne s'en était inquiété sachant que la veille il avait rejoint fort tard son domicile.

Ils étaient tous réunis dans la salle réservée aux briefings lorsque le patron fit son apparition. Il s'excusa de son retard et prit la parole.

« Carrier vous a certainement mis au courant de ce qui s'est passé hier matin dans un immeuble de la rue Garibaldi. Je ne m'étends pas sur l'état dans lequel nous avons trouvé l'appartement. Nous sommes actuellement en possession du petit carnet d'adresses de la victime. Il se trouvait dans son portefeuille. Il va nous être utile. Par ailleurs, l'un de nos collègues présents sur les lieux m'a remis au moment où l'on emmenait la victime à l'institut médico-légal une enveloppe cachetée qui traînait sur le sol. Je suppose qu'elle se trouvait dans un des petits meubles et qu'elle est tombée lorsque le tueur en a vidé le contenu. Il devait être fort pressé pour ne pas l'avoir aperçue. Pour ma part, il a entendu un bruit suspect qui l'a obligé à prendre la fuite et à remettre à plus tard sa recherche. Est-ce cette enveloppe qu'il recherchait ? C'est fort possible. En effet, elle contient la copie d'un testament confié récemment à un notaire, Maître Longuet. Elle stipule qu'au décès de monsieur

Berthier, le piano *Steinway* qui se trouve dans le living devra être remis à Bertrand Vernay l'un de ses anciens élèves lorsqu'il aura atteint sa majorité. »

Un murmure de satisfaction flotta dans l'air.

Guérac poursuivit :

« Ne vous réjouissez pas trop vite ! Je sais ce que vous pensez : le criminel voulait sans doute récupérer l'instrument en supprimant la copie du testament. Mais dans notre profession, rien n'est acquis ! Et une copie n'a aucune valeur ! »

Carrier l'interrompit :

« Maître Longuet a intérêt à se méfier ! »

Guérac ébaucha un sourire.

« Vous avez peut-être raison... à condition que mon hypothèse soit vérifiée, ce qui n'est pas le cas pour l'instant ! Restons donc prudents tout en prenant les précautions d'usage ! Dans un premier temps, il nous faut contacter toutes les personnes dont l'adresse figure sur le carnet et nous renseigner auprès des voisins de la victime et des professeurs du Conservatoire. Voici donc un planning de quoi occuper toute votre journée. J'y ajouterais quelque chose. Il y a bien des chances pour que l'assassin possède les clés de l'appartement. En effet, la porte était fermée à double tour. Ce n'est certainement pas la victime qui a pu le faire ! C'est donc notre coupable. De deux choses l'une : ou bien possédait-il déjà une clé avant de venir chez monsieur Berthier – ce qui pourrait laisser croire qu'il était un proche de la victime – ou bien cette clé se trouvait-elle bien en vue dans l'appartement de cette dernière et l'assassin s'en est emparé avant de quitter l'appartement et a fermé la porte à double tour. Il est évident que, dans ce cas, il a la possibilité de revenir sur les lieux de son crime. Ayez donc l'œil et n'hésitez pas à interpellier toute personne rôdant dans le quartier et qui vous paraîtrait suspecte. Cela dit, je vous attends ce soir pour le compte-rendu. »